
ÉTABLISSEMENT

DE LA

DOMINATION TURQUE

EN ALGÉRIE

(Suite et fin. — Voir le N° 100.)

Kheïr-ed-Din avait rejoint Aroudj, les deux frères se mirent à courir les mers, désolant l'archipel et les côtes d'Espagne. Dès 1505, ils commandaient trois navires, et leur nom, déjà fameux, était redouté dans tout le bassin de la Méditerranée. Aussi Mohammed, souverain hafside de Tunis, les accueillit avec la plus grande distinction, quand ils vinrent lui demander la permission d'établir un point de relâche et de refuge dans un port de son royaume. Ce prince leur accorda tout ce qu'ils demandèrent et leur promit aide et protection, à condition que ses sujets et ses alliés seraient respectés, et que lui-même aurait droit au cinquième des prises faites sur les ennemis de l'islamisme. Aroudj et Kheïr-ed-Din consentirent à tout.

De 1505 à 1510, on vit les Barberousse croiser sans cesse de l'embouchure du Guadalquivir jusqu'au golfe de Lyon, porter la terreur et la désolation sur le littoral espagnol, et capturer des navires et des esclaves sans nombre. Le bruit de leurs exploits retentissait sur tous les rivages barbaresques.

Mais bientôt les deux frères rêvent des succès encore plus éclatants et s'apprêtent à franchir la limite qui sépare la fortune du pirate de celle du conquérant.

En 1512, le roi Abd-el-Aziz, chassé de Bougie par la conquête espagnole, sollicita l'assistance des Barberousse pour l'aider à reprendre sa capitale. Aroudj accepte, il tente l'entreprise, mais il échoue et perd même un bras, fracassé par un boulet ennemi. Deux ans après, les Barberousse viennent de nouveau mettre le siège devant Bougie. Mais cette entreprise n'est pas plus heureuse que la première. La place, canonnée pendant 24 jours, repousse tous les assauts. Aroudj, après avoir perdu plus de cent Turcs, est forcé de lever le siège en brûlant une partie de ses vaisseaux, engravés par la baisse des eaux dans l'Oued el-Kebir.

Le pirate, la rage dans le cœur, se retira à Djigelli, dont il avait fait précédemment la conquête sur les Gênois. C'est là, comme a dit un historien espagnol, que « la fortune devait venir le chercher pauvre et affligé pour le faire roi. »

C'est là, en effet, que les délégués de la ville d'Alger vinrent le trouver pour le supplier de joindre ses efforts aux leurs pour « arracher de leur cœur l'épine aiguë que la construction et l'occupation du Pegnon y avaient plantée. »

Les frères Barberousse, dans leurs fréquentes relâches sur la côte barbaresque, avaient eu plus d'une occasion d'observer les symptômes de décadence des dynasties indigènes qui s'y disputaient le territoire par des révolutions incessantes. Ce spectacle fut peut-être le premier germe de leurs ambitieuses visées. Désireux de se créer un établissement sur le littoral africain, ils avaient sans doute également jeté plus d'une fois un œil d'envie sur le port d'Alger. Aroudj n'hésita pas une minute à se rendre au vœu des Algériens. Il s'embarqua aussitôt sur deux fustes, à la tête d'une poignée d'hommes déterminés, et fit voile vers Alger, pendant que son allié Ahmed ben el-Cadi, cheikh de Koukou, s'y rendait par terre.

La population d'Alger toute entière, le cheikh Salem et-Teumi à sa tête, se porta au-devant d'Aroudj et lui fit une réception enthousiaste.

« Barberousse, dit Haëdo (p. 51, col. 3), voulut montrer qu'il ne venait que pour servir les gens d'Alger et les délivrer des chrétiens : aussitôt le jour qui suivit (son arrivée à Alger), avec de grands cris et vociférations, il commença à creuser une tran-

chée et à établir une batterie contre l'île où étaient les chrétiens, menaçant de les égorger tous, avec ces bravades et vanteries dont les Turcs font grand usage.

« Cependant, avant de commencer sa batterie et pour ne pas négliger les procédés ordinaires et raisonnables dont on fait usage en pareil cas, il fit savoir au Gouverneur du château que s'il voulait livrer pacifiquement la place et s'embarquer pour l'Espagne, il lui donnait sa parole de le laisser aller avec tous les effets qu'il voudrait emporter, lui et ses soldats, et que même il leur fournirait des navires pour faire la traversée tout à leur aise. »

« A cela, le Gouverneur répondit qu'il était inutile de faire usage avec lui de rodomontades ni de propositions, tactique qui ne sert à quelque chose qu'auprès des lâches; et qu'il prit garde d'ailleurs à ce qu'il allait entreprendre, et qui peut-être tournerait plus mal pour lui que l'affaire de Bougie.

« Sur cela, Barberousse, sans attendre d'autres répliques, commença à battre la forteresse. Quoique celle-ci ne fut qu'à trois cents pas de la ville — comme on peut en juger encore aujourd'hui par l'endroit de l'île où elle se trouvait, — il ne lui causa jamais un notable dommage, parce que toute son artillerie était de petit calibre. Les habitants d'Alger, voyant cela et qu'au bout de vingt jours Barberousse n'obtenait aucun résultat et que sa venue semblait avoir été inutile; — joint à cela que les Turcs se montraient insupportables, exerçant mille violences et actes arbitraires, avec suprême orgueil, comme ils ont coutume de faire partout où on les accueille; — ces habitants craignaient donc que dorénavant il ne leur en arrivât davantage, étaient fort mécontents et montraient du repentir de l'avoir appelé et attiré à Alger, surtout le cheikh Salem et-Teumi, seigneur d'Alger. »

Ce prince, en effet, reconnut bientôt qu'il avait introduit dans Alger un auxiliaire plus dangereux que les Espagnols eux-mêmes. Aroudj, affectant de ne montrer que du dédain pour le gouvernement local, commandait en maître, et ses compagnons se conduisaient moins en alliés qu'en garnisaires.

La froideur manifeste de Salem et-Teumi, l'attitude hostile de

la population, indiquèrent au corsaire que le moment était venu de mettre à exécution le projet qu'il avait conçu dès son arrivée à Alger : se débarrasser du prince Salem et-Teumi et faire reconnaître son autorité, de bon gré ou de force, par les Algériens.

Aroudj avait observé que le prince arabe restait ordinairement quelque temps seul dans le bain avant la prière de midi. Logé dans le palais, le corsaire avait la facilité d'aller et venir sans éveiller l'attention des serviteurs. Il en profita un jour pour s'introduire dans le bain, et y trouvant Salem et-Teumi nu et sans défense, il l'étrangla avec une serviette. Sorti sans être vu par qui que ce soit, il revint peu après, mais en nombreuse compagnie, comme pour se baigner selon son habitude. A la vue du cadavre du prince, il joua la plus grande surprise et manifesta une profonde douleur. Il fit publier par toute la ville que Salem et-Teumi, tombée en faiblesse, selon toute apparence, était mort faute de secours, et il ordonna en même temps à tous ses compagnons de prendre les armes.

Les habitants d'Alger ne doutèrent point un instant de la mort tragique de leur chef, mais terrifiés par les précautions militaires des corsaires, ils s'enfermèrent dans leurs maisons, craignant chacun pour leur vie et leurs propriétés. La ville était dès lors au pouvoir de la soldatesque de Barberousse. Conduit à cheval et en grande pompe sur la place publique, le pirate fut proclamé roi d'Alger.

Aroudj justifia par de grandes qualités l'audace de son usurpation. Maître d'une position qui devait rapidement grandir, il vit accourir à lui, de tous les points de la Méditerranée, les forbans turcs, auxquels jusque-là il n'avait manqué qu'un lieu de ralliement, un centre d'opérations et surtout un chef habile. Kheïr-ed-Din, appelé par son frère, lui apporta le secours de son courage et de son expérience.

Aroudj organisa l'administration du pays, régla les impôts ; il ajouta de nouveaux ouvrages à la Casbah et y mit une garnison turque ; au dehors, il comprima et soumit les tribus arabes dans un rayon fort étendu, se préparant ainsi à des luttes plus sérieuses contre les ennemis que sa puissance naissante allait soulever.

L'établissement des corsaires turcs à Alger était un grave sujet d'inquiétude autant pour le roi de Tlemcen leur voisin que pour les Espagnols, maîtres du Pégnon. Le cardinal Ximenès, à l'instigation d'Abou-Hammou et croyant pouvoir compter sur le concours des Arabes de la Mitidja, organisa contre Aroudj une expédition, dont le commandement fut confié à Don Diego de Vera. Les forces espagnoles (3,000 hommes), arrivées devant Alger le 30 septembre 1516, débarquèrent le 1^{er} octobre sur la plage Bab-el-Oued. Mais les Barberousse étaient préparés : d'un autre côté, la mauvaise composition des troupes de Diego de Vera et le plan vicieux adopté pour l'attaque, rendirent facile le succès des Turcs. La petite armée espagnole fut complètement mise en déroute et dût se rembarquer à la hâte, laissant sur le terrain de nombreux cadavres et près de 1,500 prisonniers. Les Arabes de l'intérieur, loin de prêter leur concours aux chrétiens, comme on l'avait annoncé, avaient contribué à augmenter encore le désordre de la fuite et pris part au pillage du camp.

Cet échec des armes espagnoles grandit le rôle des Barberousse sur le rivage africain.

A la fin de 1517, Aroudj avait à peu près soumis tout le littoral entre Alger et l'embouchure du Chéliff : Miliana, Cherchell, Ténez, reconnaissaient son autorité.

« Aroudj et Kheïr-ed-Din, dit le *Razaouat*, se partagèrent le gouvernement des pays qu'ils avaient conquis. Kheïr-ed-Din eut la partie de l'est et son frère Aroudj la partie de l'ouest. Kheïr-ed-Din alla s'établir à Tedlès (Dellys) avec les troupes qui lui étaient nécessaires pour faire respecter son autorité et soumettre les cantons de cette province qui étaient encore rebelles. Il régla d'une manière fixe la solde des soldats qui le suivaient, et il établit quatre lieutenants dans divers lieux de son gouvernement. »

Sur ces entrefaites, une députation des notables de Tlemcen vint réclamer son concours armé contre leur roi Abou-Hammou, qui leur était devenu odieux par son alliance avec les Espagnols d'Oran. Les habitants de Tlemcen demandaient le rétablissement de leur ancien roi Abou-Zian, détrôné et emprisonné par Abou-Hammou. Aroudj accepte ; ses préparatifs sont bientôt faits ; il

confie le commandement d'Alger à son frère, et lui-même, par une marche rapide, se présente à l'improviste devant Tlemcen, dont les portes lui sont ouvertes par trahison. Abou-Hammou, abandonné des siens, n'eut que le temps de se sauver par une issue dérobée de son palais. Il se réfugia à Oran.

Abou-Zian, proclamé un instant roi de Tlemcen, partage bientôt le sort du cheikh Salem et-Teumi. Il est étranglé par ordre d'Aroudj avec sept de ses fils, et le chef des forbans turcs se fait acclamer roi de Tlemcen. Tous les membres de la famille royale furent noyés dans une vaste pièce d'eau du palais ; les habitants connus par leur attachement pour les Beni-Zian furent égorgés en détail. La population, frappée de terreur, subit le joug qu'elle s'était imposé elle-même, en appelant à son aide un allié aussi dangereux.

Abou-Hammou, pendant qu'il était roi de Tlemcen, entretenait un grand commerce avec Oran. Il fournissait la garnison espagnole de toutes les denrées nécessaires à sa subsistance. Un des premiers actes d'Aroudj avait été de défendre, sous les peines les plus sévères, toutes relations commerciales avec les chrétiens. Les Espagnols souffraient beaucoup de cette mesure. Aussi Abou-Hammou, s'étant adressé à la Cour d'Espagne pour obtenir des secours, Charles-Quint, qui venait de monter sur le trône, ordonna au marquis de Gomarès, gouverneur d'Oran, de marcher sur Tlemcen pour y rétablir l'ancien roi.

Martinez d'Argote eut le commandement de l'expédition. Il s'empara d'abord de la forteresse d'El-Calaa, qui assurait les communications de Tlemcen avec Alger ; c'est là que fut tué Ishak, le frère aîné des Barberousse.

En occupant ce point stratégique, on isolait Aroudj du centre de sa puissance. Le commandant espagnol marcha ensuite sur Tlemcen. A son approche, les habitants, que les cruautés d'Aroudj avaient exaspérés, ouvrirent leurs portes à Martinez d'Argote, et le corsaire n'eut que le temps de se jeter avec ses compagnons dans le *Méchouar* (citadelle). Il se défendit avec un grand courage pendant vingt-six jours, espérant que le sultan de Fez lui enverrait des secours ; mais à la fin, ne voyant rien arriver et manquant de vivres, il résolut de s'ouvrir à tout prix le chemin

d'Alger. Une nuit donc, il sortit par une poterne avec les quelques Turcs qui lui restaient et les richesses accumulées par ses exactions. Il traversa les lignes espagnoles sans être aperçu et se dirigea vers l'est. Ce fut plusieurs heures après que Martinez d'Argote eut connaissance de cette audacieuse fuite ; il en fut d'abord accablé, mais bientôt son énergie reprenant le dessus, il se lança à la poursuite des Turcs et fit tant de diligence qu'il ne tarda pas à retrouver leurs traces. C'est en vain qu'Aroudj s'avisa de semer les pièces d'or et d'argent et ses objets les plus précieux sur sa route, ce stratagème ne le sauva pas ; Martinez d'Argote animait ses soldats par la parole, par son exemple ; les Espagnols ne ralentirent pas la poursuite et ils rejoignirent enfin les fugitifs. Ceux-ci, harassés de fatigue, épuisés par la soif, se retranchèrent dans une construction en ruines, sise à 92 kilomètres de Tlemcen, sur la montagne des Beni-Moussa, près de l'oued Isly. La résistance des Turcs fut désespérée. Aroudj, quoique manchot, se défendit jusqu'à ce qu'il tomba percé de coups. Il fut tué par l'enseigne Garcia Fernandez de la Plaza. Tous les siens furent massacrés également (1).

Ainsi périt le premier des Barberousse, au commencement de 1518. Sa tête fut envoyée à Oran, et ses vêtements, qui étaient de velours rouge brodé d'or, furent donnés au monastère de Saint-Gérôme de Cordoue, où ils servirent, bizarre destinée, à faire une chape d'église !

L'historien Haëdo trace ainsi le portrait de cet aventurier de génie, fondateur d'un empire de bandits qui tint la chrétienté en échec pendant plus de trois siècles.

« Baba Aroudj, selon ce que disent ceux qui se rappellent l'avoir connu, avait 44 ans lorsqu'il fut tué. D'une taille moyenne, il était robuste, infatigable et très-vaillant ; il avait la barbe rousse et le teint brun. Il fut aimé, craint et obéi de ses soldats, qui déplorèrent amèrement sa perte. Il ne laissa ni fils ni fille..... »

(1) A. Berbrugger. *Le Pégnon d'Alger ou les origines du gouvernement turc en Algérie*, page 58 et suivantes.

En apprenant la mort de son frère et la destruction de son armée, Kheïr-ed-Din fut plongé dans la consternation. Resté dans Alger avec une faible garnison, au milieu d'une population hostile, il crut que les Espagnols, secondés par les Arabes, allaient venir l'attaquer, et il se disposa à abandonner la ville et à recommencer sa vie de corsaire, sauf à choisir un autre point du littoral comme port de refuge. Mais quand il vit que le général espagnol, cessant de poursuivre ses avantages, était rentré à Oran et que même il avait renvoyé une portion notable de ses troupes en Espagne, Kheïr-ed-Din reprit courage et écouta la parole de ses compagnons qui lui conseillaient de ne pas abandonner la partie. Le second Barberousse se laissa donc proclamer sultan d'Alger, en qualité de successeur de son frère Aroudj.

Kheïr-ed-Din se préoccupa immédiatement d'asseoir son autorité à l'intérieur et d'organiser ses moyens de défense contre les ennemis du dehors. Il s'attira tout d'abord l'affection de la multitude, en s'appliquant à gouverner avec douceur, en faisant preuve d'un grand zèle contre les chrétiens, et en s'entourant des marabouts les plus renommés par leur piété. Comprenant aussi que la lutte avec les Espagnols n'était que partie remise, il augmenta les fortifications de l'enceinte d'Alger, les arma d'artillerie, grossit l'odjeak de nouvelles recrues appelées du levant, et fit de grands approvisionnements de guerre.

Les craintes de Barberousse n'étaient pas sans fondement ; le danger qu'il prévoyait du côté des Espagnols ne tarda pas à éclater. En effet, le marquis de Gomarès, en rendant compte à Charles-Quint de la défaite et de la mort d'Aroudj, lui avait exposé tout ce que les circonstances présentaient de favorable pour aller étouffer la piraterie barbaresque dans son principal repaire. Charles-Quint accueillit ce projet.

Les préparatifs d'une expédition contre Alger furent ordonnés, et Hugo de Moncade, vice-roi de Sicile, désigné pour la commander.

Le 17 août 1518, l'armée espagnole, forte de 5.000 hommes, débarqua au sud de la ville et non loin des murailles — sans doute sur la plage de l'Agha. — Don Hugo de Moncade avait, dès son arrivée, sommé Kheïr-ed-Din de se rendre, s'il ne vou-

lait éprouver le sort de ses frères Ishak et Aroudj. Le chef de l'odjeak répondit militairement que « *c'était au sabre à décider qui était le plus digne de posséder Alger.* »

Malheureusement, l'armée espagnole avait deux chefs, car on avait adjoint à Hugo de Moncade, Gonzalvo Marino de Ribera, en qualité de chef de l'artillerie, avec mission spéciale de diriger l'attaque de la ville, ce qui lui donnait une grande autorité dans le conseil. Gomara (1) prétend même que rien ne pouvait se faire sans son avis ni son aveu.

De cette division du commandement naquirent des dissentiments inévitables. Hugo de Moncade, maître dès le 18 du *Koudiat-es-Saboun* (où s'élève aujourd'hui le fort l'Empereur), s'y retrancha avec 1,500 hommes et voulait attaquer immédiatement la ville, qu'il dominait de ce point culminant. Gonzalva de Ribera s'y opposa, prétendant qu'il fallait attendre l'arrivée du roi de Tlemcen, dont la cavalerie contiendrait les Arabes des environs pendant qu'on ferait le siège régulier de la ville.

Kheïr-ed-Din, qui n'ignorait pas ces divisions intestines, jugea que le moment d'agir était venu. Il lança ses janissaires à l'attaque des retranchements ennemis avec une telle impétuosité, que les Espagnols surpris ne tardèrent pas à se débander et à fuir vers leurs vaisseaux, absolument comme lors du désastre de Diego de Vera. La lutte fut cependant meurtrière pour les musulmans. Acculés au rivage, les chrétiens se battirent en gens désespérés et repoussèrent enfin les assaillants.

Au moment où la troupe des fuyards se précipitait vers le rivage, une tempête survint qui les empêcha de se rembarquer pendant quarante-huit heures (21 et 22 août). Ils se fortifièrent de leur mieux à l'abri de l'artillerie de la flotte. La mer s'étant enfin calmée, Hugo de Moncade put embarquer le 24 les débris du corps expéditionnaire; mais à peine la flotte avait-elle quitté le mouillage que la tempête recommença avec violence et jeta à la côte la plus grande partie des bâtiments; un petit nombre de

(1) Gomara (Francisco Lopez de), auteur d'une *Chronique des Barberousse*, dont il était contemporain.

soldats espagnols put regagner le port d'Iviça. Cette fatale expédition coûta à Charles-Quint 4,000 hommes et une trentaine de navires.

Délivré des inquiétudes que lui avait causé un moment l'expédition espagnole, Barberousse ne songea plus qu'à asseoir solidement son autorité. Il comprit que malgré son courage, malgré ses talents militaires et son heureuse étoile, il lui fallait un point d'appui sérieux dont il put tirer des secours contre les Indigènes et les chrétiens ligüés contre sa puissance naissante; il eut l'idée de se mettre sous la protection de la Porte ottomane, en offrant à Sélim, sultan de Constantinople, la suzeraineté de la Régence d'Alger. Ayant toutefois besoin de l'assentiment préalable de ses compagnons et des habitants d'Alger, le rusé corsaire joua alors une comédie qui réussit à merveille.

Un beau jour, il feignit de vouloir partir pour Constantinople, « afin de participer, disait il, aux mérites de la guerre sainte. »

Aussitôt grand émoi chez les pirates et les Algériens, qui appréciaient également l'énergie et le courage de Barberousse, et mille supplications pour l'engager à conserver son commandement, à ne pas les abandonner.

Après s'être fait suffisamment prier de rester, Barberousse exposa aux Algériens la situation dangereuse de la ville, placée entre le roi de Tlemcen, vendu aux infidèles, et celui de Tunis, dont les sentiments étaient au moins équivoques. « Dans cette situation, leur dit-il, je ne vois qu'un parti à prendre; cette ville doit être placée sous la sauvegarde de Dieu, et ensuite sous la protection de mon souverain seigneur et maître, le puissant et redoutable empereur des Ottomans, dont la victoire dirige partout les pas. Nous trouverons non-seulement auprès de lui des secours en espèces, mais des hommes et des munitions de guerre, qui nous permettront d'achever de glorieuses entreprises et de jouer enfin un rôle distingué dans l'univers. Dès aujourd'hui donc commençons à faire dans toutes les mosquées le *Khottba* (1)

(1) *El-Khottba* est la prière publique prescrite par le Coran, que les musulmans doivent dire dans les mosquées pour le chef de l'autorité temporelle.

en l'honneur du sultan ; puis nous lui demanderons son agrément pour faire frapper la monnaie à son coin. »

Les habitants d'Alger, dit le *Razcuat*, applaudirent d'une voix unanime à une proposition si sage. Profitant alors de ces heureuses dispositions, Barberousse leur fit signer une lettre par laquelle ils suppliaient le Grand Seigneur de les admettre au nombre de ses sujets. Lui-même écrivit au sultan pour lui adresser la même prière et l'informer de l'état actuel de la Barbarie, lui représentant de quelle utilité pourrait être le port et la ville d'Alger à l'islamisme contre la chrétienté. Hadji-Hussein, turc de naissance et compagnon fidèle des Barberousse, fut chargé de porter ces dépêches à Constantinople, avec de riches présents dignes du grand prince auquel ils étaient destinés.

Le sultan Selim accueillit avec distinction l'envoyé de Kheïr-ed-Din et accepta gracieusement ses présents. Il renvoya bientôt Hadji-Hussein avec le caftan d'investiture officielle (1) destiné à son maître, et lui délivra un firman qui déclarait que Sa Hautesse accordait aide et protection aux Algériens, et qu'ils seraient dorénavant ses fidèles sujets. Il leur permettait de faire le *Khottba* en son nom et de battre monnaie à son coin ; il établissait Kheïr-ed-Din à Alger avec le titre de Pacha. Selim enfin fit connaître à ses populations du Levant que quiconque voudrait aller guerroyer en Barbarie, y serait transporté gratuitement et considéré comme des janissaires ayant droit aux mêmes avantages que la milice de Constantinople (2).

(1) On se tromperait étrangement en croyant que les caftans d'investiture officielle envoyés par la Sublime-Porte aux Pachas étaient d'une grande magnificence. Ils étaient tout simplement en toile de coton ornée d'un peu de soie jaune, disposée dans la trame en forme de flamme. L'orientaliste Venture de Paradis dit que ce vêtement d'homme ne valait pas plus de quinze piastres. — *Fondation de la Régence d'Alger*, Sander-Rang et Denis, t. II, p. 222.

(2) Les janissaires étaient une milice d'élite créé par Amurat en 1362 — selon d'autres par Bajazet I^{er} en 1389, — spécialement affectée à la garde du Grand Seigneur ; elle ne se recrutait que de jeunes chrétiens captifs qu'on élevait dans l'islamisme. Troupe permanente de soldats aguerris et soumis à une discipline sévère, elle

Le grand acte politique par lequel le second Barberousse reconnut la suzeraineté de la Porte ottomane, est un fait capital dans les annales algériennes, car c'est de ce moment que date, en réalité, la domination turque dans la Régence d'Alger.

Ernest WATBLED.



formait la principale force des armées ottomanes. La cohésion inébranlable de leurs rangs serrés les fit triompher plus d'une fois sur les champs de bataille du moyen-âge, des levées féodales que les chrétiens opposaient alors aux entreprises des Turcs. Le croissant et le sabre à double pointe d'Omar brillaient sur l'étendard de couleur écarlate des janissaires. L'objet le plus sacré des bataillons de cette milice, celui qui répondait au drapeau de nos régiments, était la marmite autour de laquelle on s'assemblait non-seulement pour manger, mais même pour tenir conseil. Cet usage était encore en vigueur au commencement du XIX^e siècle, qui a vu anéantir cette redoutable milice.